

PREMIER DE L'ABONNEMENT
 Saison Quotidienne.
 Pour les Etats-Unis...
 Pour l'Etranger...
 Les abonnements en espèces sont payables d'avance.



PREMIER DE L'ABONNEMENT
 Saison Hebdomadaire.
 Pour les Etats-Unis...
 Pour l'Etranger...
 Les abonnements en espèces sont payables d'avance.

L'Abeylle de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, PRO ARIS ET FOCIS, SCIENCES ARTS
 Journal Français Quotidien. NOUVELLE-ORLÉANS, JEUDI MATIN, 23 FEVRIER 1905. Fondé le 1er Septembre 1827

L'Abeylle de la Nouvelle-Orléans
 NEW ORLEANS DES PUBLISHERS
 INCORPORATED.
 209 Poydras Street, New Orleans, Louisiana.

LE Secret de Liszt.

J'ai reçu, l'autre matin, un livre de souvenirs allemands, fort bien traduits en français par Mme L. de Sampigny et dont je ne re-procherais rien. Il s'agit des "Souvenirs" de Mlle de Schorn sur Franz Liszt et la princesse Caroline de Sayn-Wittgenstein, que dut épouser le maître. Les quatre cents pages de ce volume abondent en récits, en impressions, en documents d'une curiosité rare, d'une particularité parfois révélatrice, évoquant toute une société aux personnalités illustres, maintenant presque disparues, à laquelle de hautes amitiés mêlèrent intimement l'auteur. Fille d'un fonctionnaire important de la Cour de Weimar et d'une femme supérieure, de cette Henriette de Schorn douée du double don de sagesse et de grâce autour de qui les plus nobles esprits de l'Allemagne se plaisaient à s'assembler, Mlle de Schorn vit de près le monde des origines wagnériennes. Elle assista, le 25 août 1851, à la première représentation de "Lohengrin", mis à la scène par les soins de Liszt, en l'absence de Wagner proscrit. Croisait-on que, sans la générosité de la grande-duchesse de Weimar, achetant et distribuant elle-même des centaines de places pour remplir la salle, le chef-d'œuvre, aujourd'hui partout populaire, eût passé sans perçu ? Encore la musique fut-elle discutée d'une âpre sorte. Que les temps sont changés !

Si je voulais dégager et commenter les anecdotes piquantes, les instructives incidences, les traits typiques et les portraits dont ce livre est tout fourmillant, cinq ou six colonnes de journal me suffiraient à peine. A l'incantation de Mlle de Schorn, des ombres déjà lointaines reprennent les couleurs et les franchises de la vie. Voici le grand Wagner dans l'intimité de sa famille, et le voilà, tour à tour, dirigeant la neuvième symphonie de Beethoven, scintillant, sous une pluie battante, la première pierre de son théâtre de Bayreuth, se débattant, au milieu des difficultés les plus graves, sans jamais trahir au dehors la moindre anxiété, mourant, enfin, à Venise, frappé soudainement en la pleine paix du plein triomphe. Et, d'autre part, un long cortège défile devant nous, où se mêlent des princesses et des simples mortelles, des artistes et des dilettantes, des poètes, des philosophes, poursuivant leur sort. Tous ont au front la flamme d'une foi. Tous ont au cœur la beauté d'un rêve. On éprouve je ne sais quelle joie sereine à revivre, en pensée, parmi ces déshérités et vraiment exemplaires pèlerins de l'idéal. Mais il ne me convient pas d'oublier que les deux figures de Liszt et de sa mystérieuse amie sont chères entre toutes à Mlle de Schorn. C'est en leur honneur qu'elle a tressé sa guirlande. Aussi bien ce qu'elle nous apprend sur leur compte vaut qu'on le recueille sans différer.

Liszt était né dans un village hongrois le 22 octobre 1811. Il n'avait pas atteint sa sixième année que son père lui mettait les deux mains sur le clavier et décidait qu'il serait un grand pianiste. A huit ans, l'enfant participait, pour la première fois, à Vienne, à un concert public. A dix ans, Salieri commençait à lui apprendre l'harmonie, le contrepoint et la fugue. On le présentait au sorcier Beethoven qui, d'abord, l'écartait de lui et brusquement, l'ayant vu au piano, le prenait en ses bras. Bientôt, son père le

conduisit à Paris pour le mettre au Conservatoire. Le Conservatoire lui resta fermé. Alors commença sa carrière de prodige. Le "petit Liszt" émerveilla tout le monde de sa déconcertante virtuosité. Non seulement les plus effrayantes difficultés techniques n'avaient rien qui l'arrêtaient, mais encore, sur n'importe quel thème, il improvisait à ravir et sans hasard.

Tels semblèrent ses progrès dans la composition musicale que d'imprudents amis obtinrent qu'on lui demandât un opéra à l'Académie royale de musique. On répéta et l'on joua, en 1825, "Don Sanche" ou le "Château d'Amour". Partition d'un adolescent; irrémédiable chute. Le novice compositeur souffrit beaucoup d'un échec qu'on ne lui avait pas fait prévoir. Durant un voyage à Londres, où on le mena cueillir quelques fleurs de pianiste, mille réflexions l'obsédèrent. Pourquoi son œuvre avortait-elle ? Parce qu'il avait trop compté sur lui-même et sur ses intuitions. Il pouvait avoir dans l'oreille les mélodies étranges, aux fougues parfois subitement alléguées, de la patrie hongroise. Il ne pouvait pas, comme il le croyait, faire avec les conceptions de Bach, de Mozart et de Beethoven. Ce n'était pas assez pour tout comprendre et surtout pour être armé en vue du combat personnel.

Au moment même où il pensait ainsi, une foudroyante mort lui enlevait son père. Plus de vénérable ami ! Plus de soutien moral ! Plus rien autour de lui que des complaisants et des flatteurs ! Un autre se fit endormir dans de commodes satisfactions de l'amour-propre. Elles réussirent à le troubler et à l'énerver, sans éteindre ses légitimes ambitions. Toujours en route, appelé partout, partout attendu, le déclin lui vint des succès du virtuose. De ville en ville, par les chemins, à la merci des fiévreuses aventures, il composait des œuvres en aspirant au calme qui lui permettrait de donner l'essor à son activité vraie. Un jour, enfin, en 1835, il se trouva installé à Weimar, en qualité de directeur de la musique du grand-duc. Et là, il fut merveilleux.

Merveilleux de talent ? — Oui, certes; mais, plus encore de grandeur d'âme esthétique, d'intelligence de l'avenir lyrique, de noble et parfaite générosité. La justice autorisée qu'il avait acquise, ce fut sa joie de la dépenser au profit de ceux qu'on discutait. Il soutint héroïquement Berlioz et Wagner; il tendit la main à Peter Cornelius et, plus tard à M. Saint-Saëns. En même temps, ses compositions se multipliaient, s'élevaient, affirmant ses facultés puissantes. Weimar redevenait presque le centre d'art qu'il avait été par la grâce de Goethe et de Schiller. Le pur miracle était en ceci : comment un homme, adulte depuis l'enfance, n'ayant jamais connu qu'un seul mécène et qui avait parcouru la terre en triomphateur, traînant sans cesse des courtes après soi, comment cet homme avait-il eu la force de nourrir son beau rêve ancien et, finalement, de renouer à la gloire pour conquérir la gloire authentique ?

Or, il est aujourd'hui prouvé qu'une influence de femme a été pour beaucoup dans les suprêmes évolutions de cette carrière surprenante — et c'est ici que les souvenirs de Mlle de Schorn deviennent précieux.

En 1847, Liszt connut, à Kiev la princesse de Sayn-Wittgenstein. C'était une femme de haute race polonaise, de très grande culture intellectuelle, éprise des pensées supérieures. Mariée jeune au prince Nicolas de Wittgenstein, elle avait été si malheureuse sous sa dépendance qu'elle avait dû se séparer de lui. Nulle singularité extérieure n'était en elle, hormis un goût quelle eut toujours de s'habiller d'étoffes voyantes. Elle charma le musicien par la richesse de ses vues. Elle l'aidera, comme il le dit lui-même, à se reconnaître et à se fixer. La vie qu'il avait menée n'avait été qu'épuisante et vaine. Sur le conseil de sa nouvelle amie, il se rendit à Weimar pour y prendre, au sens le plus actif, une charge qu'il n'avait encore considérée que comme simplement honorifique. La princesse y vint elle-même s'établir. Dès lors Liszt ne se contenta plus d'exercer la na-

turelle influence attachée à ses fonctions : il s'efforça de l'étendre en appelant à lui de grands artistes méconnus ailleurs et il donna libre cours à sa verve. Par exemple, plusieurs de ses poèmes symphoniques naquirent du désir de son Egarie.

Entre la princesse et le musicien, des promesses d'avenir ne tardèrent pas à s'échanger. La grande dame russe pour suivait son divorce en Russie et l'annulation de son mariage en cour romaine. Sitôt qu'elle se retrouverait maîtresse d'elle-même, elle serait la femme de Liszt. Après maintes traverses, le chemin parut s'éclaircir. Le consistoire catholique de Pétersbourg se prononça, en 1860, en faveur de la princesse, et le Pape se montra disposé à ratifier son avis par les voies canoniques. Mme de Sayn-Wittgenstein partit pour Rome la première. Son ami l'y rejoignit. Les choses étaient à ce point avancées que l'on prépara l'autel de l'église Saint-Charles où, le 23 octobre 1861, l'union devait être bénie. Le matin même, la cérémonie fut contremandée. On n'avait jamais su ce qui s'était passé. Maintenant, on le sait.

Un emissaire russe s'était présenté la veille au Vatican et avait fait naître de grands doutes dans l'esprit du cardinal Antonelli sur la valeur de la cause de nullité invoquée. Le cardinal en avait immédiatement référé au Pape qui avait ordonné un supplément de procédure. Partant, il avait fallu éteindre, à Saint-Charles, les cierges de l'autel.

Cependant, trois ans s'écoulaient. La princesse possédait, à présent, une grande situation dans le monde romain. Un télégramme venu de Pétersbourg arriva un soir : le prince Nicolas était mort. Pour le coup, le monde fut attentif. Vaine attente. Du mariage projeté, il ne fut plus jamais question. Y avait-il eu un refroidissement entre les deux amis ? — En aucune sorte. Mais on n'était pas à bout d'étonnement. Un bruit courut : Liszt s'est enfui de Rome. Une nouvelle lui répondit : Liszt est au Vatican. Il vient de recevoir les ordres mineurs dans une des chapelles cardinalices.

Ce fut un beau tapage. Et que d'histoires on forgea ! Ly plus répandue fut que le cardinal de Rohanoffe, allié de la princesse, lui avait fait des représentations acharnées au nom de l'honneur de sa race et qu'il avait obtenu son renoncement à ce qui eût été "un scandaleux accomplissement". Tout cela était faux. Le cardinal lui-même avait offert de bénir le mariage en sa chapelle privée.

Ce qui était survenu était, au fond, si simple que l'idée n'en vint jamais à personne. Les deux fiancés, vieillus au cours de telles banquilles avaient fini par se demander si vraiment, dans les conditions où ils se trouvaient, à l'âge qu'ils avaient l'un et l'autre, il leur était bien nécessaire de s'unir ? Et là s'était avoué qu'ils n'en croyaient rien. Leur affection très pure était à l'épreuve du temps. Rien ne serait modifié dans leur existence. L'entrée de Liszt dans les ordres fut la conséquence naturelle de cette convention. La princesse s'était vouée à de grandes œuvres de littérature mystique. Le compositeur n'écrivait plus que des partitions à la gloire de Dieu. Comme gage de leur idéal et immuable fidélité, il était entendu que le dernier vivant serait héritier de l'autre. Et ce fut tout.

Ainsi s'accomplirent les choses. A aucun moment, les deux contractants ne se préoccupèrent de savoir si le monde les avait devinés, compris et approuvés. Liszt mourut le premier. La princesse eut son héritage de souvenirs, qu'elle transmit, en mourant, à sa fille la princesse de Hohenlohe. C'est même grâce à la libéralité de celle-ci qu'on a pu, naguère, organiser un musée Liszt à Weimar, la maison qu'habita le maître. Et, de la sorte, les révélations de Mlle de Schorn, de tout point confirmées par tout ce qui est venu à notre connaissance, se trouvent définitivement corroborées et consacrées. FOURCAUD.



L'AMBASSADEUR JUSSERAND.

Inauguration du Buste de Washington par la France.

Washington, 22 février. — L'ambassadeur Jusserand a présenté au Congrès aujourd'hui la reproduction du buste en marbre de George Washington, qui fut détruit par un feu dans la Bibliothèque du Congrès en 1851.

Les cérémonies ont eu lieu dans la rotonde du capitol où le buste a été inauguré et dans la salle du Président du côté du Sénat, où des discours ont été prononcés par l'ambassadeur, au nom des donateurs français, et par le sénateur Wetmore, du Rhode Island et le représentant McCawry, du Minnesota, pour les deux corps du Congrès.

Le président pro tem Fry, du Sénat, présidait.

L'ambassadeur de France a placé dans un compartiment du piédestal des documents contenant l'histoire du buste, et annonçant que l'amitié des deux nations était à jamais scellée par ce don de la France aux Etats-Unis.

Le sénateur Wetmore a lu la résolution adoptée par le Congrès en acceptant le don, et l'ambassadeur a prononcé le discours de présentation suivant :

"Une grande nation n'oublie jamais les hauts faits et les exemples de ses ancêtres, et nul homme, en vérité, de quelque pays qu'il soit, ne mérite plus que George Washington un souvenir reconnaissant.

Il était, à vrai dire, un homme envoyé par la Providence; aucun autre de nos nombreux grands hommes n'aurait pu faire aussi bien que lui ce qu'il a fait; et lui-même, à toute autre époque de votre histoire, n'aurait pas été un citoyen aussi utile.

Il n'aurait sans doute pas aussi bien rempli la tâche de Lincoln; mais il a accompli celle de Washington qui était la plus noble que l'on puisse imaginer.

La plus noble, parce que c'était une question de vie ou de mort, et qu'il s'agissait de savoir si la révolution serait le berceau ou le tombeau de la liberté américaine.

"Il avait pour remplir cette tâche importante, toutes les qualités nécessaires et rarement réunies : la patience, qui n'était pas l'inaction; la bonne volonté et le courage qui n'était pas de la témérité; le calme, qui n'était pas de l'indifférence; la bonté, qui n'était pas de la faiblesse.

Mais, par dessus tout, il possédait cette rectitude de jugement et cette noblesse de cœur qui dic-

vid d'Angers, le célèbre sculpteur et patriote qui, avec les conseils de son ami Lafayette, avait essayé de représenter le Washington des jours héroïques, le chef des hommes et des armées, celui qui avait combattu et remporté la victoire.

"Sur l'assurance que le modèle de l'œuvre de d'Angers existait toujours à Angers, une souscription fut ouverte, avec, en tête de la liste, des représentants de familles dont les noms furent associés aux grands événements de la carrière de Washington: Lafayette, Rochambeau, De Grasse.

"Le buste fut remis à mon gouvernement pour qu'il le présentât, et fut accepté par votre résolution de l'année dernière.

"Agissant maintenant suivant les instructions que j'ai reçues, je vous l'offre formellement, messieurs, en ce solennel jour d'anniversaire. J'espère que la face auguste du grand citoyen sera toujours admirée dans votre capitale.

"Puisse la postérité que contempera, d'année en année, son œil doux et sévère, rester unie à ce grand ancêtre par ses principes, sa foi en la liberté, la noblesse de ses dessein; et s'il m'est permis d'ajouter un souhait personnel, par son sentiment d'amitié pour la bienveillante France."

Pendant la cérémonie le sergent d'armes du Sénat est venu chercher six sénateurs pour former un quorum.

Ceux-ci se sont rendus à la Chambre et sont revenus après avoir répandu à l'appel.

L'amiral Kamimura.

Londres, 22 février. Le correspondant du "Daily Telegraph" à Tokio annonce que l'amiral Kamimura croise avec son escadre dans les eaux de l'Océan Indien. Ce correspondant ajoute que l'on s'attend au Japon à un prochain engagement naval.

Accident sur la ligne de Southern Pacific.

San Antonio, Texas, 22 février. — Le train de voyageurs No 9 de la compagnie du Southern Pacific, connu sous l'appellation de "Sunset Limited", parti de la Nouvelle-Orléans pour San Francisco, a déraillé ce matin de bonne heure près de la station de Sandy Fork, à 70 milles à l'est de San Antonio.

Cinq wagons sont tombés dans le talus qui borde la voie. Un "tramp" a été tué. Plusieurs voyageurs sont blessés.

— San Antonio, Texas, 22 février. — Une dépêche qui vient d'arriver du lieu de l'accident annonce qu'aucun des voyageurs n'a été sérieusement blessé.

M. E. B. Randolph, un commis postal de Houston, a reçu une grave blessure à la tête.

EN VOUS LEVANT, buvez un demi verre de la Meilleure Eau Purgative Naturelle Hunyadi Janos. Le seul remède sûr pour la Constipation.

LE COMMODORE NICHOLSON DE NOTRE MARINE



Recommande le Pe-rus-n-Té-moignages d'Autres Hommes Prominents

Le Commodore Somerville Nicholson, de la Marine des Etats-Unis, dans une lettre adressée de 1837 R St., N. W., Washington, D. C., dit :

"Votre Pe-rus-n a été et est encore pris par tant de mes amis et connaissances comme un remède infailible contre le catarrhe, que je suis convaincu de ses propriétés curatives et n'hésite pas à le recommander à toutes les personnes qui souffrent de cette affliction." — S. Nicholson.

Les personnalités les plus éminentes de notre pays ont chaleureusement recommandé le Pe-rus-n. Des hommes de toutes les classes et de toutes les positions en ont fait usage. Si vous ne dérivez pas de résultats prompts et satisfaisants de l'emploi du Pe-rus-n, écrivez de suite au Dr. Hartman, lui détaillant votre condition, et il se fera un plaisir de vous donner gratuitement le bénéfice de ses conseils.

• Adressez vos lettres : Dr. Hartman, President of the Hartman Sanitarium, Columbus, O.

Baïd de Cosaques.

Tien Tsin, 22 février. — Trois cents cavaliers russes ont poussé un raid, dans la nuit de lundi, à l'ouest de la rivière Liao, violant de ce fait le territoire chinois compris dans la zone neutre.

En se retirant ces cavaliers ont endommagé la voie ferrée entre les stations d'Hacheny et de Tatchekias. Il n'y avait aucun soldat chinois dans cette partie de territoire.

On a de nombreuses évidences que les russes sont tenus au courant de faits et gestes des japonais par les paysans chinois.

Le dommage causé à la voie ferrée a été immédiatement réparé.

Combat d'avant-postes.

St Pétersbourg, 22 février. — Un télégramme date du quartier général russe de la montagne d'Huan, mande qu'un violent combat d'avant-postes a eu lieu le 20 février dans les environs de la montagne Cinchen.

Les pertes du côté russe ont été de 14 tués et de 63 blessés.

A la Bourse de Londres.

Londres, 22 février. — Les valeurs ont considérablement monté aujourd'hui à la Bourse de Londres, par suite des rumeurs de paix mises en circulation à St-Pétersbourg.

THE CUMBERLAND TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY.

Nous avons des FILS DE LONGUE DISTANCE qui fonctionnent virtuellement à tous les points du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Malgré le fort grésil, la neige, la pluie et les intempéries générales de la saison, notre service de fil continue presque SANS INTERRUPTION. Il a été le DERNIER INTERROMPU, le PREMIER RETABI, et en peut toujours compter dessus pour un service PROMPT, EFFICACE ET SATISFAISANT. Laissez-nous faire vos affaires.

NE VOYAGEZ PAS — LE TÉLÉPHONE SAUVE DU TEMPS ET DE L'ARGENT.
 18 247-18 21 24 26 30 — Mars 2 4